

Le Film musical

Est-ce que vraiment le cinéma, après avoir chassé les orchestres, se déciderait à les rappeler? Le *Rex*, dont la salle (avec son curieux emploi de « l'horizon » qui substitue au plafond un ciel étoilé) rappelle les fastueux cinémas américains, fait un gros effort en ce moment en faveur de la musique. On voit monter de la fosse un grand orchestre que vient diriger le maître Gustave Charpentier. On entend *les Impressions d'Italie* et *l'Invocation à la nuit*, tandis que sur la scène un ténor, drapé dans une cape, s'égosille au pied d'un arbre ou que dansent, frétilent et gambillent d'aimables girls vêtues de costumes napolitains. Cela doit coûter fort cher et ne paraît pas intéresser beaucoup le public du *Rex*. L'effort est méritoire, mais je pense qu'on pourrait, à moindre prix, servir mieux l'art et intéresser davantage la foule...

Au cinéma Falguière, gala de musique nègre. Au programme, trois films nègres dont le point de départ est un jazz connu. D'abord une histoire réaliste de prostituée et de souteneur nègre. Bessie Smith, qui incarne l'héroïne, se console de ses misères en buvant et chantant avec une voix de métal le fameux *Saint-Louis blues* que l'orchestre reprend et brode. Ensuite, un très amusant dessin animé, *Betty chez les Sioux*, sur un jazz hot joué par Louis Armstrong. Enfin, reprise de cet admirable *Dernière danse* sur les thèmes de *Black beauty* et de *Black and Tan Fantasy*, interprétés par l'orchestre de Duke Ellington. J'ai déjà parlé de ce chef-d'œuvre émouvant qu'on ne se lasse pas de revoir.

Nous entendîmes après cela le chanteur nègre Mac Kinney, vedette du film *Hallelujah*. Il fut merveilleux dans plusieurs airs et notamment dans *I got a rythm* de Gerschwin qu'il chante avec un entrain diabolique, mais le pianiste Garland Wilson, qui l'accompagnait, était plus surprenant encore. Il joua seul plusieurs jazz hot avec une frénésie rythmique et un sens de la variation tout à fait extraordinaires.

Plusieurs disques récents ou encore inédits de jazz hot nous furent offerts avec les commentaires d'un jeune homme qui paraissait bien connaître son sujet mais ignorer tout de l'art du speaker. Comme on ne l'entendait pas, la salle se fit houleuse et la discussion publique annoncée se borna à une brève intervention d'un pianiste français : M. Stéphane Mougin, qui expliqua qu'on ne pouvait comprendre le jazz à moins de dons spéciaux et gratuits et qui joua assez médiocrement plusieurs jazzs connus. Comme il avait été présenté par M. Hughes Panassié en termes hyperboliques, le public se montra un peu étonné. Dans l'ensemble, la soirée avait été des plus intéressantes et fut pour beaucoup une révélation du véritable jazz nègre et de sa poésie si prenante.

H. P.